

—Yvonne !
 —Mais que se passe-t-il donc ?... Je n'y vois plus !... Oh ! restez-là !...
 Oui, vos mains !... J'étouffe !... Ah !
 Elle eut un grand cri, puis retomba à la renverse.
 —Maman !... maman ! hurla le petit Maurice.
 —Prions pour elle ! répondit Adrienne en tombant à genoux.
 Mais, tout à coup, elle se redressa.
 Ils n'étaient plus seuls.
 Le comte de Guérande venait d'ouvrir brutalement la porte.
 Blême de colère, il venait se venger de son mariage rompu.
 Mais d'un bond, Adrienne s'était élancée vers lui, l'avait poussé vers sa sœur, et tandis qu'il reculait, tout saisi :
 —Misérable, voilà votre œuvre ! lui cria-t-elle. Sortez ! sortez ! de peur qu'elle ne se réveille pour vous maudire !
 Et l'œil plein d'éclairs, le doigt tendu, elle lui montrait la porte.
 Mais le comte n'eut pas le temps de sortir... Par miracle, Yvonne, en effet, se réveillait. — Celle que l'on croyait morte ressuscitait !
 Puis, tandis qu'elle riait doucement d'un rire étrange et qui faisait mal, son regard plein d'égarément se posait sur l'homme vil, infidèle et parjure.
 —Est-ce toi, Charles ? murmura-t-elle d'une voix d'enfant. Tu viens chercher la mariée... Ah ! comme je t'attendais !... Viens ! viens !... Je suis prête !... Partons !
 —Folle !... Ah ! Dieu ! Folle ! s'écria Adrienne épouvantée.
 Et se jetant sur le comte, plus livide qu'un mort :
 —A genoux !... Demandez-lui pardon !... D'un mot vous pouvez lui rendre plus que la vie !...
 Mais elle parlait encore que le misérable n'était plus là !
 Et les genoux brisés, l'enfant priait... déjà seul au monde... déjà jeté dans les mille hasards et les mille angoisses que lui réservait l'Inconnu !...
 Pauvre enfant ! Pauvre orphelin !

II. — LES ORPHELINS

Deux jours s'étaient écoulés depuis que, par les soins de sa sœur, la malheureuse Yvonne, complètement privée de raison, avait été admise dans une maison de santé de Fontenay-sous-Bois.

Il y avait deux jours aussi que, tremblante et suppliante, Adrienne, donnant la main au petit Maurice, avait eu le courage d'implorer pour lui la pitié de son père. Mais l'inflexible baron n'avait eu qu'un geste furieux pour chasser son petit-fils :

—Va-t-en !
 Et l'enfant s'était enfui éperdu, la tête basse, comme un criminel et un coupable.

Or, ce soir-là, vers les neuf heures, une voiture de blanchisseur que conduisait une fillette d'environ dix à onze ans suivait le bord de la Seine, à Ivry.

La fillette, sans doute brisée de fatigue, sommeillant à demi, et le cheval, très vieux, ne paraissant pas pressé de rentrer, la voiture n'allait qu'au pas.

Puis, tout à coup, elle s'arrêta net, avec un brusque mouvement de recul qui réveilla l'enfant.

—Hue donc !... hue ! cria-t-elle de sa voix très douce qu'elle voulait faire très rude. Est-ce que tu vas coucher là !...

Mais elle n'avait pas achevé qu'elle eut un tressaillement de surprise. Une ombre venait de se dresser à quelques pas en face d'elle, puis, cette ombre s'étant rapprochée, un jeune garçon à peu près de son âge lui apparut dans le rayonnement de la lanterne.

—Tiens, un enfant ! fit-elle de plus en plus étonnée.

Car, d'un coup d'œil, elle avait vu que c'était un petit monsieur, l'air très comme il faut, avec des vêtements noirs très fins, un visage très triste, et elle se demandait où il pouvait aller et comment il se trouvait là.

—Pardon ! dit-il timidement. Pour aller à Ivry, s'il vous plaît ?

—Mais vous y êtes. Chez qui allez-vous ?

—Chez un blanchisseur... M. Jean François.

—Chez M. Jean François !... Ah ! elle est bien drôle, celle-là ! s'écria-t-elle en riant. Eh bien, montez !... montez !... C'est ici chez M. François...

Puis, lui ayant tendu la main pour lui aider à escalader le marchepied, elle le fit asseoir à côté d'elle, foaetta son cheval, et reprit :

—Tenez, il est là... Mais il est *poivre*... Il faut le laisser ronfler.

Et, tout en parlant, elle montrait avec un sourire le fond de la voiture où le blanchisseur dormait à poings fermés.

—D'ailleurs, voici notre maison, reprit-elle encore au bout d'un instant. C'est cette lumière que l'on aperçoit là-bas... Tous verrez toujours Mme François... C'est une bien brave dame...

—C'est ce que l'on m'a dit.

—Et M. François est un bien brave homme aussi.

—Vous êtes à leur service ?

—Moi ! C'est-à-dire que je suis quasiment leur fille, car s'ils n'avaient pas eu pitié de ma misère, je serais probablement à cette heure-ci dans une providence, je ne sais où...

—Vous êtes donc orpheline ?

—Il faut croire, dit la fillette, la voix un peu sourde ; car si j'avais

encore mes parents, ils n'auraient certainement pas eu le cœur de me jeter sur le pavé...

—Eh bien, c'est comme moi. Je n'avais que ma mère au monde et depuis la semaine dernière...

—Elle est morte ?

—Elle est folle !

—Pauvre enfant !

—Et c'est alors que quelqu'un que vous devez connaître, M. Blanchard, notre propriétaire de la rue Montmartre, m'a dit de venir trouver de sa part M. Jean François qui cherchait un petit jeune homme pour lui apprendre son état. Mais il ne voudra peut-être pas de moi ? ajouta le jeune garçon en glissant un coup d'œil inquiet vers sa petite camarade.

Mais celle-ci n'eut pas le temps de répondre.

La voiture venait de s'arrêter devant la maison et une femme en était sortie brusquement, criant avec impatience :

—Eh ! bien ! à quelle heure arrivez-vous donc ?... Il est bientôt dix heures !... Et le patron ?

—Le patron dort, répondit la fillette en sautant à terre.

—Ah ! le monstre d'homme !... Il ne peut plus aller à Paris sans me revenir sou !... Eh bien, laisse-le cuver son vin et viens manger la soupe... Dépêchons !

—Saissez-moi, dit la fillette en prenant par la main son petit compagnon. Et surtout ne tremblez pas comme ça. Elle ne veut pas vous avaler.

—A qui parles-tu donc ? cria de l'intérieur Mme François.

—A quelqu'un qui vient pour vous voir.

—Qui ça ?

—Ce petit garçon.

Et la fillette poussait devant elle le jeune étranger.

Mme François l'examinait curieusement et celui-ci, de son côté, regardait l'intérieur où il se trouvait, un intérieur de campagnard aisé, avec des meubles solides, deux portes vitrées au fond, séparées par un vieux coucou dans sa gaine de noyer ; une grande table au milieu ; dans un angle, un buffet chargé de vaisselle ; à gauche, en entrant, un escalier conduisant aux chambres du premier étage, et, le long des murs, un fusil, des engins de pêche, etc.

Quand à la femme du blanchisseur, si elle avait la parole vive, elle avait la bonté peinte sur le visage.

—Eh bien, que veux-tu ?... qu'y a-t-il pour ton service ? demanda-t-elle sur le même ton brusque.

—C'est M. Blanchard qui l'envoie pour travailler avec nous... N'est-ce pas, petit ? répondit vivement la fillette.

—Et pourquoi ton père ou ta mère ne sont-ils pas venus avec toi ?

—Parce qu'il n'en a plus.

—Ah !... Et comment t'appelles-tu ?

—Maurice de Chancel, madame.

—Et quel âge as-tu ?

—Dix ans, madame.

—Eh bien ! mon garçon, nous causerons de ça demain, car, chez nous, ce n'est pas moi qui porte la culotte... C'est mon mari qui décidera de la chose... Mais, en attendant, si tu veux manger aussi un peu de ma soupe...

—Merci, madame.

—Tu préfères te coucher ? Eh bien, va. Cou tuis-le, Suzanne...

La fillette venait déjà d'allumer une bougie, puis, ouvrant une des portes vitrées :

—Tu vois que ce n'est pas loin... c'est ici, dit-elle en passant devant Maurice. Moi je couche là, dans la chambre à côté de la tienne... Mais il ne faut pas avoir le cœur gros... M. François te gardera, et moi je suis très gaie, très riieuse, nous nous amuserons bien, tu verras... Allons, dors bien... Bonne nuit...

Et tandis qu'elle lui parlait avec un bon sourire qui lui réchauffait le cœur, il la regardait. Elle était blonde, très fraîche, avec de grands yeux noirs très doux, et déjà très grande, très forte pour son âge.

Il sentit qu'il l'aimait déjà comme une sœur.

—A demain, Suzanne ! dit-il en lui tendant la main.

—A demain, Maurice ! répondit-elle, en lui donnant la sienne.

Et elle s'esquiva.

—Allons ! allons ! dépêche-toi de souper, et, zou, au pieu ! dit la blanchisseuse. Tu sais le paquet que tu as à étendre demain de bonne heure...

—Oui, oui, Mme François... Tenez, voilà, qui est fait !... A demain ! cria Suzanne.

Et elle disparut dans la chambre que le vieux coucou séparait de celle où, sans doute, Maurice dormait déjà.

Mais non, il ne dormait pas, le pauvre petit orphelin !... A travers la mince cloison, elle l'entendait pleurer, jeter parfois des cris étouffés comme s'il eût appelé sa mère.

Aussi ne s'endormit-elle que très tard, et était-elle toute pâle quand elle fut debout avec l'aube.

Mais comme elle venait de pousser sa porte pour aller embrasser Mme François, ainsi qu'elle avait l'habitude de le faire chaque matin, elle resta toute saisie.

Le patron était déjà levé, ce qui ne lui arrivait jamais quand il était allé à Paris la veille et qu'il avait mal aux chevoux. Il était assis à la table, l'air très étrange, et toute pâle, les yeux rouges comme si elle avait pleuré, sa femme se tenait debout devant lui.

—Bonjour, monsieur François !... Bonjour madame François ! dit la petite en courant les embrasser.

Mais si le baiser du blanchisseur était encore plus brusque ce matin-là